

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Reclames 50 id.

En traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Bilaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.
à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 10 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 8 Mars 1868.

Le Prince a reçu, le 1^{er} mars, au Palais de Monaco, une lettre de S. M. la Reine d'Espagne.

A l'occasion de la mort de S. M. le Roi Louis I^{er} de Bavière, le Prince a pris le deuil pour quatorze jours.

S. A. Madame la Princesse della Cisterna, belle-sœur du Prince Charles III, est décédée à Turin le 1^{er} mars courant.

A l'occasion de ce décès, S. A. S. a pris le deuil pour six semaines.

Le Gouvernement français a accordé l'*exequatur* à M. Achille Boulland en qualité de Consul de Monaco à Rouen.

NOUVELLES LOCALES.

On sait que S. A. R. le Duc Guillaume, beau-frère de S. A. S. le Prince Charles III, était neveu du Roi Louis I^{er} de Bavière, mort à Nice le 29 février : Sa Majesté, au moment où Elle a été atteinte de la maladie à laquelle Elle a succombé, se proposait de se rendre à Monaco pour faire un séjour au Palais.

Du reste, le Roi était déjà venu dans la Principauté.

Le 16 mars 1863, Sa Majesté avait rendu visite au Prince et à la Famille Princière; le 18 mars de l'année précédente, le Roi Maximilien, fils du Roi Louis, était également venu voir S. A. S. : en souvenir de ces Augustes visites, les portraits des deux Monarques se trouvent dans les grands appartements du Palais.

Le Duc et la Duchesse Guillaume ont été à Nice pour prier dans la chapelle ardente où le Roi Louis I^{er} était exposé, et y entendre la messe, mais le Duc, à cause de son état de santé, n'a pu assister aux funérailles qui ont été célébrées avant-hier 6 mars, et auxquelles il s'est fait représenter par M. le Baron de Guttenberg, son chambellan.

Le Colonel Vicomte de Grandsaigne, premier Aide-de-camp du Prince, a représenté S. A. S. aux obsèques du Roi Louis I^{er} de Bavière.

Hier samedi, M. le Général de division d'Exéa, commandant la division militaire à Marseille, accompagné de deux Aides-de-camp, est arrivé à Monaco pour présenter ses hommages au Prince.

Le Général a été reçu par S. A. S. à deux heures, et le soir il a été invité à dîner au Palais avec ses officiers.

Il y a quelques jours, vers 8 heures du soir, le village des Moulins fut témoin d'une rixe violente, survenue entre plusieurs ouvriers piémontais en état d'ivresse. A la suite de cette querelle, des coups de couteau furent portés à deux d'entre eux, dont l'un surtout fut grièvement blessé au cou. Celui-ci transporté à l'Hôtel-Dieu de Monaco y reçut les soins nécessaires et son état, quoique encore grave, n'inspire plus d'inquiétude pour le moment.

Les victimes de cette agression n'ayant pu donner aucun détail précis sur ceux qui les avaient attaqués, les recherches de la police furent difficiles; cependant, grâce aux habiles investigations des magistrats, et au zèle intelligent des carabiniers, on ne tarda pas à apprendre que de fortes présomptions de culpabilité s'élevaient contre le nommé Dominique Maggi, natif d'Alexandrie (Italie) : cet individu a été arrêté et mis immédiatement à la disposition de la Justice.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco, du 1^{er} au 29 février dernier, est de 8,923.

M. Hector Berlioz, célèbre compositeur de musique et critique distingué, est arrivé à Monaco jendi dernier. Il y passera quelques semaines pour s'y reposer de ses fatigues.

Après avoir consacré un premier article à la biographie de Vieuxtemps et de Godefroid, nous devons à nos lecteurs de leur donner une appréciation de ces talents hors ligne et un compte rendu détaillé du concert de la semaine dernière, dans lequel ces virtuoses ont été si longuement, si chaleureusement, si frénétiquement applaudis; Vieuxtemps surtout, à qui l'orchestre du Casino décerna une couronne d'honneur après l'exécution de sa fantaisie sur des motifs de *Lucie*.

L'illustre violoniste était déjà un grand artiste à l'âge où l'on n'est encore qu'un écolier. Cette précocité du talent n'est pas toujours un bonheur. Ces fleurs trop tôt écloses courent le risque de ne pas

fructifier, et l'on a vu, en musique comme dans les autres arts, bien des petits prodiges avorter comme des fruits secs. Tel ne fut pas le sort de Vieuxtemps, puisqu'il est devenu le maître de l'école française de violon. Les plus fameux, Alard, Sivori et *tutti quanti* s'inclinent devant sa supériorité. Celui-ci est brillant, celui-là gracieux, les uns surprennent par un jeu plein d'éclat et d'imprévu, les autres ont la force et la puissance du coup d'archet; toutes ces qualités diverses, Vieuxtemps les résume dans sa manière franche et large. On ne se lasse pas d'admirer la grandeur de ce style à la fois si élégant, si pur, si correct. Le virtuose arrache à son instrument des trésors de sonorité. Et c'est par là surtout qu'il est, nous ne dirons pas seulement sans rival, mais encore inimitable.

Dans la soirée qu'il nous a donnée, Vieuxtemps s'est fait entendre dans deux morceaux de sa composition où d'exquises mélodies sont accompagnées par une orchestration des plus heureuses. On a applaudi le compositeur en même temps que l'instrumentiste.

Godefroid, lui, a fait pour la harpe ce que Vieuxtemps fait pour le violon. Cet instrument, un peu dédaigné aujourd'hui, lui doit de très-heureuses innovations. Les compositeurs du jour écrivent peu pour la harpe; Godefroid s'est fait compositeur et ses œuvres sont remarquables. Nous citerons la *Danse des Sylphes* dont l'audition a fait une impression si vive sur le public de Monte Carlo. Ces cascades de notes cristallines qui roulaient sous les doigts de Godefroid nous rappelaient la pureté, l'éclat et la fraîcheur des *Gouttes de rosée*, encore une excellente composition du célèbre harpiste.

L'Administration réussira difficilement, quelque envie qu'elle en ait, à nous donner un concert, aussi complet, aussi brillant que celui dont nous rendons compte aujourd'hui; cette soirée fut sans contredit la plus attrayante de la saison.

M. Adolphe Perreau a dit, mardi soir, sa causerie, dans les salons du Cercle, entouré d'un auditoire peu nombreux mais choisi et sympathique. Dans ce discours familier, interrompu à plusieurs reprises par les bravos et les applaudissements, le jeune et brillant rédacteur du *Figaro* s'est fait connaître comme un véritable virtuose de la parole; sa causerie est un chef-d'œuvre d'éloquence facile, d'émotion et d'esprit. On ne peut tout citer, mais nous avons sténographié pour nos lecteurs la première partie de cette conférence et nous la reproduisons

pour ceux qui n'ont pas eu la bonne fortune de l'entendre.

Voyages et Voyageurs.

Pardonnez-moi de ne pas avoir, pour captiver votre attention et pour vous charmer, ce violon de Vieuxtemps qui électrisait, l'autre soir, la foule choisie d'auditeurs assemblés ici, et dont il me semble entendre vibrer une dernière note dans l'écho de ce salon. Si encore vous aviez, pour vous séduire, un de ces virtuoses de la parole qui, par l'harmonie de la pensée et des mots et l'art de bien dire, font oublier parfois les enchanteurs de la musique ! Mais je ne suis qu'un violoniste de la causerie, inexpérimenté, je le crains, et qui sera trop heureux si, sur quatre cordes, il n'en manque pas la moitié à son violon. Si le son vous en arrive voilé par instants, veuillez vous rappeler qu'avant de venir à Monaco par plaisir et par enchantement d'un pays merveilleux et béni, on y vient quelquefois pour demander à son climat d'adoucir, — et je dirai même en suivant la comparaison, — d'accorder cet instrument divin, — le plus précieux de tous, qui s'appelle la voix humaine, et qui se ressent trop souvent du froid humide et des brouillards de Paris. Malheureusement, l'effet *sauveur* du climat est encore trop lent lorsque, comme moi, on se hasarde à parler devant vous.

Eh bien, je ne m'en hasarderai pas moins pourtant, convaincu que nous tous, vagabonds par force ou par plaisir, nous prendrons quelque intérêt à nous occuper de cet accident de la vie, ou plutôt de cette série d'accidents qui se nomme le voyage. J'oserais presque en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, compter sur notre égoïsme, puisque nous sommes à peu près tous des voyageurs.

Ah ! Voyage ! — Le mot est bien vite dit, aujourd'hui, et cela paraît chose légère. La chose était plus sérieuse, pour ne pas dire plus effrayante, autrefois, et le mot lui-même avait je ne sais quelle solennité qu'on lui trouve encore en le prononçant avec réflexion.

Si le voyage moderne a souvent pour but le plaisir, le voyage dans l'antiquité avait pour but unique la Conquête, — conquête particulière ou conquête publique, — mais conquête toujours sous quelque forme que ce soit. Et je ne parle pas, remarquez-le, de ces grandes expéditions guerrières qui devenaient le sujet de l'*Iliade*, et dont les suites donnaient le sujet de l'*Odyssee*.

De ces voyages, trop épiques pour le repos et le bonheur du monde, nous en avons malheureusement toujours ! Mais lorsqu'on voyait seulement quelques barques plus pacifiques que les vaisseaux d'Agamemnon s'éloigner des côtes de la Grèce et fuir dans la lumière de l'horizon, — oh ! ce n'était pas plaisir, — ce n'était pas un voyage d'agrément. (Les Grecs ne trouvaient rien de plus beau que le coin de terre de Grèce où leurs yeux avaient pour la première fois regardé le ciel, — ce ciel dont ils ne se lassaient pas de s'enivrer.) C'était le voyage de découverte et de conquête : ces barques, poussées par le vent, venaient échouer, par exemple, au bord de cette Méditerranée, et une poignée de Phocéens fondaient, comme vous savez, la ville qui est Marseille aujourd'hui. Mais une barque ne dut-elle pas amener sur ce rocher de Monaco Hercule lui-même, le grand, le terrible, le divin Hercule, qui, si l'on en croit une légende, est venu ici combattre et vaincre Géryon, monstre que dans sa sauvage puissance la terre primitive avait enfanté ? Ah ! messieurs,

nous sommes, en cette occasion, obligés de croire au progrès : avouons-le, il n'y a plus de monstres à Monaco, et Hercule n'aurait plus, du moins, besoin de massue pour accomplir ici un de ses exploits, pour réaliser une de ses conquêtes pour le repos de l'humanité.

Le voyage le plus fameux de l'antiquité sans être guerrier, était excellemment un voyage de conquête, et quelle conquête ! La conquête de la *Toison d'Or*. Ah ! celle-là a été et sera toujours aussi poursuivie, je le crois, que les conquêtes de la guerre. Les Argonautes ne sont pas morts quand Argos est tombé : ils ont revécu à travers les peuples et les âges différents, ils revivent dans notre siècle où nous avons eu les Argonautes de la Californie, ils revivent jusqu'en ces jours, jusqu'en ce pays, jusqu'au milieu de nous... Mais je m'arrête, — je serais sur le point d'inventer les Argonautes de Monaco.

Les Grecs, fils d'une nation primitive, qui fut le berceau du monde civilisé, du monde de la féconde poésie, des lettres et des arts, n'avaient, hors des conquêtes de terres et d'or, rien à aller chercher hors de chez eux. Il n'en était pas ainsi pour les Romains, quand les Romains commencèrent à se policer, et sentirent le besoin pour être un grand peuple, (et tous les peuples ont besoin de cela pour être grands) de devenir les maîtres de l'intelligence et de l'esprit autant que les maîtres des armes. L'étude des belles-lettres, dont les Romains, fils d'une louve, comprenaient le charme, en vieillissant, la nécessité plutôt que le goût des arts mirent à la mode dans la Rome même du vieux Caton, qui avait brutalement refusé d'apprendre le grec jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, les voyages de Rome à Athènes.

Et dès lors, la ville conquérante, dont les galères n'avaient jusque-là été équipées que pour la guerre, changea d'aspect, de physionomie, de langage, de politique, et, ma foi, de gouvernement. A cette époque, de crise, Cicéron, façonné au tour de la plus belle éloquence grecque, par son séjour à Athènes, se dressait en face de César aussi Athénien que lui par la finesse, la grâce et le goût des belles choses que la Grèce leur avait inspiré à tous les deux. Non, je ne me tromperai pas en ajoutant même que sans ses voyages, César avec tout son génie n'aurait pas été César.

Mais j'ai hâte d'arriver à la France.

En France, au moyen-âge encore, les guerriers eussent été les seuls voyageurs, si les troubadours, ces poètes errants, ces élégiaques et ces lyriques du plein vent, ces improvisateurs vagabonds épris d'harmonie et d'amour n'avaient pas existé. Et encore les guerriers de ce temps ne descendaient-ils de leur donjon et ne voyageaient-ils guère par les chemins que comme les voleurs d'aujourd'hui. Voyage assez triste après tout ! Mais vous, surtout, Mesdames, vous qui avez peut-être rêvé parfois des châtelaines du vieux temps, dans quelle existence inerte, — passez-moi l'expression, — n'auriez-vous pas alors desséché et déperlé. Pauvres châtelaines et damoiselles des manoirs sombres et fermés, si le mot de voyage leur était connu, le voyage même leur paraissait, dans le grand salon froid aux fenêtres gothiques, et sous le haut manteau de la large cheminée, comme un rêve impossible à réaliser ici-bas. Et souvent, mesdames, elles mouraient sur leur fauteuil de chêne ou leur escabeau, sans s'être baigné le front, un jour entier, dans les rayons de ce soleil où vous autres, les heureuses, en somme, vous nagez à plein cœur.

Au dix-septième siècle même, au grand siècle

français, on ne voyage que par nécessité. Il est curieux de s'en assurer dans les *Mémoires* du temps, et je voudrais en avoir sous la main pour que nous sourions ensemble du train incroyable que le plus petit voyage faisait alors. Mais [qui de nous n'a vu dans les lettres de Madame de Sévigné le tracas que lui causait un départ de Paris pour sa terre de Bretagne ou pour les eaux de Vichy ? Vichy, qui semble aujourd'hui une villa de plaisance des environs de Paris, le chemin de fer aidant à l'illusion, il est vrai. Grand Dieu ! S'il eut fallu que M^{me} de Sévigné vint à Monaco ! Nous aurions un volume de lettres de plus, — un volume de ah ! et de oh ! à sa fille, M^{me} de Grignan.

Lisez encore dans St-Simon comme on était troublé, même en dehors de l'étiquette, de ce que j'appellerai les promenades de la Cour de Versailles à Marly, et de ce qu'on appelait solennellement alors les voyages de Marly. C'était bien autre chose lorsqu'on allait à Fontainebleau ! Du coup, c'était le grand voyage. On arrivait épuisé, et il n'était pas inutile que les carrosses de la Cour fussent suivis d'un carrosse de médecins.

Messieurs, je comprends la crainte et l'horreur du déplacement que le monde du bel air surtout avait en ce temps là. On se plaisait à Paris et à Versailles : aujourd'hui, ayons la franchise de le dire, on est bien près de s'ennuyer partout. On n'a souvent aucune raison de rester nulle part, et l'on en a plus d'une au contraire, — sans compter l'ennui, — pour profiter de cette indépendance et de cette liberté.

Deux révolutions ont eu une influence presque égale sur les voyages. La première fut la révolution politique de 1789. Versailles n'était plus. Non seulement, on pouvait s'éloigner sans redouter la disgrâce du Roi pour le retour : mais hélas ! une partie de ce monde qui gravitait fidèlement autour du soleil de la royauté fut même forcé de partir pour un triste et trop long voyage, — un voyage que l'on nomme toujours avec un serrement de cœur, — le voyage de l'exil.

L'émigration fit alors comprendre malgré ses cruautés, qu'on pouvait vivre loin de Versailles et de Paris. Les émigrés finirent même à trouver quelque douceur à un ciel étranger, et après les premières amertumes, ils subirent, malgré eux, l'influence incontestable que les voyages exercent sur l'intelligence, et dont je parlerai tout à l'heure. Ils la reconnurent, et, de plus, quelques uns surent si bien l'apprécier, que même après la Restauration, — comme le Versailles à l'étiquette tyrannique n'existait plus, ils recommencèrent à voyager.

Nous avons reçu le volume de l'*Almanach de Provence* de 1868. La savante publication de M. A. Gueidon est un in-8° de 68 pages, élégamment imprimé, et dont le nom modeste est rehaussé par cette triple qualification : *historique, biographique et littéraire*.

Ce recueil, qui compte parmi ses collaborateurs des membres de l'institut, des députés, des magistrats, des officiers des armées de terre et de mer, des professeurs et la plupart des écrivains distingués de l'époque, donne des dessins inédits de MM. Coudouan, Lemaire, Arnaud, Durber, Aldebert etc., aussi a-t-il fait doucement mais honnêtement son chemin. Il vient d'arriver à sa *treizième* année, âge viril pour une publication de ce genre. C'est dire qu'il est plus vivace que jamais, son succès constant et de bon aloi est dû, pour une large part, à M. Alexandre Gueidon, son fondateur et directeur, l'un des plus infatigables et des plus vaillants ouvriers de la décentralisation littéraire.

L'*Almanach de Provence* pour 1868 se distingue,

comme les autres années, par le choix et la variété de ses articles, qui sont de nature à satisfaire toutes les curiosités, tous les goûts, tous les désirs du lecteur le plus exigeant : histoire, biographie, nécrologie, statistique, chronologie, voyage, poésie et une pleine corbeille de variétés, premières fleurs de l'année 1868, plus durables que celles du printemps.

Rien n'a été négligé pour rendre cette publication aussi utile qu'intéressante. M. Gueidon s'adresse du reste aujourd'hui au public, appuyé par de nombreux suffrages, au nombre desquels on doit remarquer spécialement ceux qu'il a recueillis, en dernier lieu, dans diverses expositions et son admission à l'exposition universelle de 1867.

Monaco.

Parisiens de Paris, Athéniens de Paris, savez-vous où est le pays des enchantements? Savez-vous le pays où l'on se grise de roses, de parfums, de soleil, de ciel bleu; où l'on n'a point envie de dormir tant il est doux de rêver éveillé?

Je ne m'adresse point à vous, poètes, écrivains, artistes: vous le connaissez, cet éden situé à 200 lieues de Paris; vous y êtes allés continuer vos rêves, y chercher la santé, y puiser la sève et l'inspiration créatrice. Je jette simplement une note dans l'air, comme ces alcyons voyageurs qui veulent avertir leurs compagnons qu'ils ont découvert une oasis où l'on peut se reposer. J'écris ces lignes pour les curieux amateurs du beau, pour ceux qui s'ennuient, pour les chercheurs qui s'exilent à 500 lieues de leur pays, pour les malades enfin qui trouvent le soleil avare de ses rayons.

Ce pays des enchantements, où les Titans et les fées se sont donné rendez-vous pour accomplir un chef-d'œuvre, est comme un médaillon merveilleusement ouvragé, oublié par la France et l'Italie au bord de la mer bleue. L'une et l'autre regardent ce joyau qu'un soleil éternel fait éternellement resplendir. L'une y envoie ses malades et ses affamés de plaisir; l'autre l'indique à ses grands seigneurs et à ses friands de repos.

Ce pays, grand comme la main, étincelant comme un saphir, a nom Monaco.

Lorsque j'étais enfant, le nom de cette Principauté me paraissait comme fantastique. Pour moi, c'était une suite aux ravissants contes de Péroult. Aujourd'hui que j'ai vu, je me prends à penser, les enfants ont les idées très justes. Monaco, c'est un conte de fées écrit par le bon Dieu pour les pauvres étioles, pour les désillusionnés par le scepticisme et par la vie brûlée.

Monaco devrait être appelé le champ du repos pour les vivants. Personne n'y travaille, la misère y est inconnue.

Le soleil travaille pour tous!

On ne décrit pas Monaco, on le chante!

Un interminable azur, qu'un soleil prodigue inonde de ses clartés, un combat perpétuel du bleu et du rose, voilà qui est du ressort des poètes, et non des géographes qui passent en consignait ceci: Un roc de quatre cents pieds de haut supporte la ville, un bijou des temps héroïques. La surface du plateau, qui mesure environ 1,500 mètres, est adossée à une montagne qu'une corruption de langage a fait appeler la *Tête de chien*, tandis que le nom véritable, ainsi que l'a fort bien expliqué mon confrère Marie de Saint-Germain, est *Testa di campo*, la tête du camp. Ce fut là, en effet, que César établit la tête de ses légions lors de la conquête de la Gaule.

Huc usque Italia, dehinc Gallia.

Il n'est pas hors de propos de rappeler que la fondation de ce petit Etat indépendant remonte aux temps héroïques. Un Hercule grec aurait, au dire des historiens, fondé des colonies sur le littoral Italique (590 av. J.-C.). Ses compagnons lui auraient élevé un temple. De là le nom d'Hercule Monœars et le nom de Portus Herculis, Monœci ou de Monaco.

A partir du dixième siècle on peut suivre l'histoire de ce petit et charmant Etat. Sa splendeur date des Guelfes et des Gibelins. Les Grimaldi, souche de la

dynastie régnante, remontent à cette époque. Plus tard, leur histoire se lie avec celle de la France.

Le Prince actuel, Charles III, travaille à faire de cet Etat microscopique une oasis pour son peuple et pour l'étranger. Protecteur des lettres et des arts, ce descendant des Grimaldi, suivant son goût pour la magnificence, a rendu au palais de ses ancêtres sa grandeur passée. Ce règne heureux comptera dans l'histoire de la Principauté. Encore quelques années et tous ces désastres des temps seront réparés. Les fresques ont été restaurées ainsi que les sculptures. Ce palais bizarre, auquel tous les siècles ont laissé leur empreinte, rempli de merveilles, sera reconstitué, ou pour mieux dire, terminé; car le Prince n'a pas voulu seulement réparer, il a voulu être créateur.

La ville est un immense belvédère qui a pour dôme le ciel bleu et d'où le regard se perd avec un indicible bien-être à droite, à gauche, en face, sur la mer bleue; à ses pieds, sur les aloès, les palmiers, les cactus, les euphorbes, etc.

C'est le séjour d'une ineffable quiétude!

Je note en courant; il faudrait un volume entier au poète pour chanter toutes ces poésies qui se heurtent en s'harmonisant.

Cette poésie a été merveilleusement chantée par Théodore de Banville dans la *Mer de Nice*. Les jardins féeriques, qui voudraient se prolonger jusque dans la mer en empiétant sur le versant du roc, ont été dépeints par Emmanuel Gonzalès, dans son livre: *Les jardins de Monaco*.

Ils ont bien fait, car le géographe et l'historien conçoivent l'existence du rocher; ils mentionnent sa hauteur, sa superficie, mais ils omettent de parler de la chlamyde aux cent couleurs, que le roc ceint à ses flancs et dont les pans trempent jusque dans la mer. Ce sont les lentisques, les aloès gigantesques, les lauriers roses, les tamaris, les géraniums, les plantes grasses aux fleurs pourprées qui forment ce volume de verdure, immense bosquet de végétation africaine. De monstrueux figuiers de Barbarie s'étagent dans les cavités de la pierre, et ils descendent si bas que les bateliers peuvent en cueillir les fruits en ramant.

A droite du rocher, en venant par la mer, se trouve une baie de mille mètres environ de circuit et qui forme le port. Comme rideau de fond, on aperçoit un vaste amphithéâtre de montagnes chauves et nues à leur cime, tandis que les oliviers, les citronniers échelonnés de la base au centre ondoient avec un effet enchanteur. Vous voyez la Condamine, une merveille. Voici la route qui conduit au plateau de Monte Carlo!

C'est là que s'élève le Casino; et l'on peut dire ses dépendances: le boulevard, l'hôtel de Paris, le splendide café dont le soleil brise les glaces à chaque instant; et enfin cette terrasse — ce Pincio en miniature — avec ses bouquets de palmiers, ses massifs de roses toujours fleuries.

De cette terrasse on voit la terre du Dante. L'Italie est à deux pas.

Je reviens à Monte Carlo.

La jeune cité qui s'agrandit chaque jour, grâce à l'activité d'une société puissante, regarde sa sœur aînée, le Monaco historique.

Ici, encore, il faudrait le langage le plus coloré de la plus audacieuse poésie pour dire les enivres de cette dernière assise de la montagne.

On lit littéralement une page des *Mille et une Nuits*. Et ce sont au bord des chemins des aloès de trente pieds dont la fleur se découpe si bizarrement dans le ciel bleu, orgueilleuse de son altitude. Et ce sont les caroubiers, les chênes gigantesques, effrayants, oubliés par des géants. Puis ce sont les bouquets de cactus et d'agaves, puis la verdure aux doux reflets des citronniers qui encombrant la route de Menton, puis toujours la nappe bleue de la mer qui semble toucher les cordes d'une lyre en baisant les pointes des rochers.

La Principauté de Charles III est un éden où l'on vient se reposer et où les malades viennent demander la santé. Autrefois, il n'y avait qu'un médecin à Monaco; maintenant les médecins les plus en renom s'y rendent

pour soigner les exténués de plaisir, les alanguis par le séjour des grandes villes; et s'adjoignant comme confrères le soleil et l'air embaumé, ils opèrent des cures merveilleuses.

Sur le port se trouve un établissement d'hydrothérapie avec tous les perfectionnements de la science moderne.

A présent qu'on n'aille pas croire que Monaco doive être considéré uniquement comme station hivernale. La température, plus chaude en hiver qu'à Nice et que l'on pourrait croire brûlante en été, est, par un don providentiel, plus tempérée aux mois de juillet et d'août qu'en certaines villes du littoral méditerranéen.

Ce phénomène si précieux pour la santé s'explique par le souffle constant de la brise de mer qui, s'élevant par-dessus des rocs, vient en passant sur les citronniers et sur les fleurs rafraîchir l'air qu'elle embaume et auquel elle conserve sa vigueur, l'aliment des poitrines malades.

Si jamais Monaco pouvait changer de nom, il ne pourrait porter que celui de *Ville Soleil*; car le soleil semble y avoir établi ses quartiers d'hiver et d'été, puisque toujours il sourit à ce coin de terre béni.

Si Horace avait connu Monaco, il n'aurait point constamment chanté Tibur.

(*Vogue Parisienne*)

CHARLES DIGUET.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 29 Février au 6 Mars 1868.

NICE.	b. <i>St-Ange</i> ,	français,	c. Pellegrin,	rails
ID.	b. <i>l'Indus</i> ,	id.	c. Genoyer,	sable
GOLFE JUAN.	b. <i>l'Elan</i> ,	id.	c. Ricord,	id.
ID.	b. <i>Trois Amis</i> ,	id.	c. Castillon,	id.
ID.	b. <i>Marie Claire</i> ,	id.	c. Julien,	id.
CASSIS.	b. <i>Providence</i> ,	id.	c. Durand,	chaux
NICE.	b. <i>Vierge des Anges</i> ,	id.	c. Palmaro,	m. d.
ID.	b. <i>Conception</i> ,	id.	c. Bosano,	id.
ID.	b. v. <i>Charles III</i> ,	national,	c. Ricci,	id.
BORGHETTO.	b. <i>la Garde</i> ,	italien.	c. Orsero,	planches
SANREMO.	b. <i>St-Laurent</i> ,	id.	c. Gazzoli,	briques
FINALE.	b. <i>Conception</i> ,	id.	c. Dagnino,	charbon
LIVOURNE.	b. <i>l'Annexion</i> ,	id.	c. Vassal,	bois
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> ,	national,	c. Ricci,	sur lest
GÈNES.	b. <i>N.-D. des Miséricordes</i> ,	italien,	c. Marcenaro,	m. d.
NICE.	b. <i>Deux sœurs</i> ,	français,	c. Massa,	sable
GOLFE JUAN.	b. <i>St-Michel</i> ,	id.	c. Isoard,	id.
ID.	b. <i>le Var</i> ,	id.	c. Audibert,	id.
ID.	b. <i>l'Assomption</i> ,	id.	c. Isoard,	id.
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> ,	national,	c. Ricci,	m. d.
GOLFE JUAN.	b. <i>Eveline</i> ,	français,	c. Orengo,	sable
ID.	b. <i>St-Jean</i> ,	id.	c. Barralis,	id.
GOLFE. EZA.	b. <i>Marin</i> ,	id.	c. Arnulf,	chaux
NICE.	b. <i>Marie</i> ,	id.	c. Constantin,	d.
ID.	b. <i>Ames du purgatoire</i> ,	id.	c. Barral,	id.
GOLFE JUAN.	b. <i>Jeune Louise</i> ,	id.	c. Barralis,	id.
ID.	b. <i>le Var</i> ,	id.	c. Audibert,	id.
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> ,	national,	c. Ricci,	m. d.
ID.	b. <i>Belle Poule</i> ,	français,	c. Darezzo,	charbon
FINALE.	b. <i>Sagittario</i> ,	italien,	c. Bonorino,	id.
ID.	b. <i>l'Assomption</i> ,	id.	c. Saccone,	id.
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> ,	national,	c. Ricci,	m. d.
ID.	b. <i>St-Jean-Baptiste</i> ,	français,	c. Dalais,	id.
IL.	b. <i>Résurrection</i> ,	id.	c. Ciais,	houille
GOLFE JUAN.	b. <i>St-Jean</i> ,	id.	c. Barralis,	sable
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> ,	national,	c. Ricci,	m. d.
ID.	id.	id.	id.	id.

Départs du 29 Février au 6 Mars 1868.

GOLFE JUAN.	b. <i>Marin</i> ,	français,	c. Arnulf,	sur lest
FINALE.	b. <i>Trois frères</i> ,	italien,	c. Ginocchio,	id.
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> ,	national,	c. Ricci,	id.
MENTON.	b. <i>St-Ange</i> ,	français,	c. Pellegrin,	rails
ID.	b. <i>l'Indus</i> ,	id.	c. Genoyer,	sable
GOLFE JUAN.	b. <i>Elan</i> ,	id.	c. Ricord,	sur lest
ID.	b. <i>Trois amis</i> ,	id.	c. Castillon,	id.
ID.	b. <i>Marie Claire</i> ,	id.	c. Julien,	id.
MENTON.	b. <i>Vierge des Anges</i> ,	id.	c. Palmaro,	m. d.
ID.	b. <i>Conception</i> ,	id.	c. Bosano,	id.
ID.	b. <i>la Garde</i> ,	italien,	c. Orsero,	planches
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> ,	national,	c. Ricci,	sur lest
VILLEFRANCHE.	b. <i>Deux sœurs</i> ,	français	c. Massa	id.
GOLFE JUAN.	b. <i>le Var</i> ,	id.	c. Audibert,	id.
ID.	b. <i>Assomption</i> ,	id.	c. Isoard	G. id.
ID.	b. <i>St-Michel</i> ,	id.	c. Isoard	J. id.
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> ,	national,	c. Ricci,	id.

GOLFE JUAN. b. *Eveline*, français, c. Orenge, sur lest id.
 VILLEFRANCHE. b. *Marin*, id. c. Arnulf, id.
 NICE. b. *Marie*, id. c. Constantin, id.
 ID. b. *Ames du purgatoire*, id. c. Barralis, id.
 GOLFE JUAN. b. *Jeune Louise*, id. c. id. id.
 ID. b. *St-Jean*, id. c. id. id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 ID. id. id. id. id.
 GOLFE JUAN. b. *St-Jean*, français, c. Barralis, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 ID. id. id. id. id.

Bulletin météorologique du 29 Février au 6 mars.

DATES.	Baromètre réduit à 0	Minimum de température	Maximum de température	Température à 9 h. du m., au nord et à l'ombre	Humidité relative	Etat du ciel
29 Février	765 74	7 5	15 13	2	66	nuageux
1 ^{er} mars	758 89	9 14	11 7	73	couvert	
2	760 09	8 15	6 11	5	77	serein
3	760 01	7 6	15 5	11	3	id.
4	768 35	6 8	16 5	14	60	nuageux
5	764 19	9 16	3 11	7	77	id.
6	749 93	10 19	3 16	6	48	serein

CASINO DE MONACO

Dimanche 8 Mars 1868

CONCERT

Sous la direction de M. Eusèbe Lucas

8 HEURES DU SOIR.

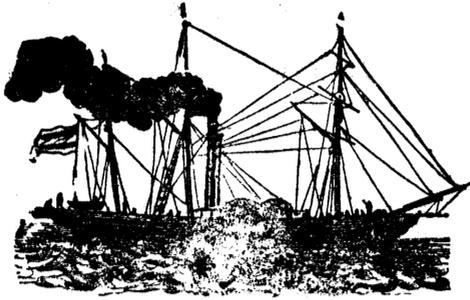
SOLISTES : MM. **Delpech**, Cornettiste
Oudshoorn, violoncelliste
Printz, clarinettiste

Mosaïque-marche E. BACH.
 Ouverture du *Cheval de Bronze* AUBER.
 Polka JESCKO.
Robert-le-Diable (air d'Isabelle 2^e acte) M. Delpech MEYERBEER.
 Ouverture des *Quatre âges* LACHNER.
Romance de l'Éclair, redemandée
 MM. Oudshoorn et Printz HALÉVY.
 Valse STRAUSS de viennois.
 Final Quadrille BILSE.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

CORRESPONDANCE
 entre Nice & Monaco.



Le service des bateaux à vapeur est réglé comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 4 h. 1/2 du soir.

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

DÉPARTS DE MENTON :

1^{er} Départ 8 h. du m. — 2^e départ 4 h. du soir. 1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 4 h. du soir
 3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir. 3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales

M. ALBIN, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.
 M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

Restaurant de Strasbourg. — Route de Menton, en face le Casino. — Table d'hôte. — Chambres meublées.

HOTEL DU PRINCE ALBERT

tenu par E. REY

Place du Palais, Monaco

Cet hôtel entièrement remis et meublé à neuf offre aux familles Etrangères le calme et la tranquillité d'une maison particulière.

Pension, Restaurant — Salon et Café fumoir

On parle Allemand, Anglais, Français et Italien.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE RUSSIE, tenu par Ange Gaziello. Quartier du Port, à la Condamine.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIERA. Déjeuners à 2 fr. et Dîners à 2 fr. 50. — Pension.

BAINS DE MER DE MONACO

SAISON D'HIVER 1867-68.

Grand établissement Hydrothérapique à l'eau de mer et à l'eau douce, sous la direction de M. le Docteur GILBERT-DHERCOURT.

Bains de mer chauds. — Salles d'Inhalation. — Bains de vapeur.

La contrée de Monaco, située sur le versant des Alpes-Maritimes, est complètement abritée contre les vents du Nord : sa température, pendant l'hiver, est la même que celle de Paris dans les mois de juin et de juillet.

Le Casino, qui s'élève à Monte Carlo, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, Wiesbaden et Hombourg. — Nouvelles Salles de Conversation et de Bal. — Cabinet de Lecture où se trouvent toutes les publications Françaises et Etrangères. — Concert l'après-midi et le soir. — Orchestre d'élite.

Le Trente et Quarante se joue avec le Demi refait et la Boulette avec un seul zéro.

Grand Hôtel de Paris, à côté du Casino. Cet Hôtel l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. Beaux Appartements. Magnifique Salle à manger. Salon de Restaurant et Café. — Cabinets particuliers. Cuisine française.

La ville et la campagne de Monaco renferment des Hôtels, des Maisons particulières et des Villas, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — Station Télégraphique.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.